

tomba évanouie dans la boutique. Le marchand garda conscience d'avoir assez exploité le père pour venir au secours de l'orpheline. Il la consola le mieux qu'il put, lui remit deux louis et ajouta avec une sorte de bonhomie mercantile :

—Je prendrai pour cela deux ou trois études dans les cartons de votre père.

Puis, la voyant si faible et véritablement incapable de se soutenir, il envoya chercher une voiture, la paya, et Mélati se trouva rapidement rue Truffant.

Dans l'escalier, Mélati heurta un porteur de télégrammes.

Il sortait de chez Arinda qui ne l'avait point encore décacheté.

Mélati posa l'argent sur la table, embrassa sa mère et lui dit :

—Lis, oh ! lis donc !

—Ma vue se trouble, répondit Arinda, lis toi-même chérie.

—La dépêche est de M. Danglebeau, un ami.

—Madame, l'horrible malheur qui vous frappe trouve dans nos cœurs un profond retentissement.

Je chérisais Gaston depuis son enfance, et ce n'est pas ma faute si Henriot ne le rappela pas plus vite.

Dans quelque désespoir que vous soyez plongée, il faut y faire trêve et garder l'énergie de défendre vos droits. Ils seront contestés, sinon menacés. Je connais le sens du testament de M. de Marolles, car il me consulta avant de l'écrire. Tout s'y trouve prévu.

Gaston est l'héritier universel de ses biens, meubles et immeubles, à la condition unique de prouver son mariage avec vous. Pardonnez-moi, madame, de soulever cette question délicate ; vous avez été unie à Gaston dans les Indes, j'ignore, de même que mon

vieil ami, si toutes les formalités légales ont été remplies. Les calomnies n'ont jamais rien coûté à M. de Luzarches. La teneur du testament d'Hen-

riot lui redonne des chances cruelles, odieuses, mais il en usera, il en abusera même, n'en doutez pas.

Gaston de Marolles avait-il sur lui vos papiers de famille ? Les possédez-vous en double et pouvez-vous m'en faire l'expédition ? Ou plutôt, si vous les gardez, apportez-les vous-même, venez prendre votre place à Marolles et prier sur la tombe de celui que nous pleurons."

Mélati posa la dépêche sur la table.

—Le conseil de M. Danglebeau s'accorde avec notre résolution, dit-elle, nous partons ce soir, n'est-ce pas ?

La veuve ne répondit point à sa fille, et murmura d'une voix sourde :

—Les papiers ! les papiers !

—N'en as-tu conservé aucun ?

—Ton père à tout pris, tout ! Actes signés du consul français, certificat du mariage religieux... Il ne me reste rien ! rien ! Comprends-tu, faute de ces pages nous ne pouvons même aller à Marolles.

On calomnierait ta mère, l'insulte rejaillirait jusque sur toi ! cela ne se peut pas ! cela ne se peut pas ! Ah ! les misérables ont tout combiné avec un art infernal... On enterrera Gaston sans que sa veuve et son orpheline aient le droit de se mêler au cortège.

La femme ! l'enfant ! répudiées, chassées ! Mais cela est horrible, cela crie vengeance à Dieu !

—Mère, reprit Mélati d'une voix qu'elle s'efforçait d'affermir, il doit exister un moyen de retrouver ces papiers... Ecris aux Indes... Il s'y trouve encore des témoins de ton mariage, au consulat se conservent des registres de l'état civil.

—Nous n'irons pas à l'enterrement de ton père... Nous lui élèverons une tombe au moins, et si tu le veux nous vivrons plus tard à Marolles pour ne point nous en séparer. Les misérables finiront bien par se prendre à leurs propres pièges. Oh ! mère ! je t'en supplie, ne perds pas un jour, pas une heure, défends mon père en te défendant toi-même et en prenant en main mes droits.

—Tu as raison, ma chérie, j'écrirai, oui, ce soir même. Demain nous passerons la journée à l'église, nous unissant à ceux qui, là-bas, prieront pour lui.

En dépit de sa douleur, Arinda tint promesse. Durant le reste du jour elle écrivit aux amis qu'elle avait laissés aux Indes, invoquant leur témoignage, les suppliant de retirer au consulat les pièces nécessaires pour qu'elle fût mise en possession de l'héritage d'Henriot de Marolles.

Pendant ce temps, les obsèques de Gaston eurent lieu, le testament du vieillard fut lu en présence des héritiers, et M. de Luzarches, quoique frustré dans ses espérances, demeura au château de Marolles, préparant, disait-il, un départ imminent, arrangeant les

affaires, multipliant les promesses, attendant au fond des nouvelles d'Arinda qui s'était empressée d'écrire au notaire Danglebeau qu'elle attendait de Chandernagor les pièces exigées par le testament d'Henriot de Marolles.

On ne l'avait point oublié aux Indes, la douce et charmante fille. En apprenant quelles épreuves elle dut subir pendant son séjour en France, et quel coup de foudre la frappait, ce fut parmi les amis un cri de pitié et de sympathie. Comment apprendre une nouvelle qui ruinait les dernières espérances à une veuve déjà si cruellement frappée ? Et cependant, elle demandait une réponse prompte, au nom de sa tendresse pour le comte, au nom de sa dignité de mère et d'épouse.

Parmi les Français qui avaient connu Gaston de Marolles, se trouvait un vieux gentilhomme dont la famille habitait les Indes depuis Duplex. Il s'y était marié, et tout en gardant un attachement profond pour la mère-patrie, jamais il ne songea à y rentrer. Mais il s'attachait profondément aux compatriotes que l'amour de l'imprévu, le besoin de reconstituer une fortune, ou un malheur inattendu jetaient dans nos possessions indiennes. Ce fut lui qui accepta la difficile et douloureuse mission de révéler à la veuve de Gaston une vérité anéantissant son dernier espoir.

Nul ne survivait des amis ayant été les témoins de son mariage avec M. de Marolles ; de plus, un violent incendie avait en quelques heures détruit les bâtiments du consulat, enfouissant dans ses ruines les archives, les registres et tous les papiers qu'il renfermait.

Il fut possible à M. Tuvois de retrouver une feuille publique relatant ce malheur, il la joignit à sa lettre, en adressa le paquet à Mme de Marolles, lui exprimant au nom de tous ceux qui l'avaient connue et honorée, la part qu'ils prenaient à sa douleur.

La veuve recommençait presque chaque jour le calcul du temps qui devait encore s'écouler avant qu'elle reçut les nouvelles apportées par la malle des Indes. Elle vivait dans une fièvre continuelle, le cœur fatigué de pensées amères, le cœur brisé, sans force pour lutter davantage.

(Lu suite au prochain numéro.)

RETOUR DU MARCHÉ

(Voir gravure)

Les Annamites sont affectueux pour les enfants, ils s'en occupent constamment, les entourent de soins et jouent volontiers avec eux.

Le croquis d'après nature que nous donnons aujourd'hui en offre une amusante preuve.

Le marché est fini, les deux enfants ont pris place dans les paniers vides, et le papa, après avoir bien assuré sur son épaule le précieux chargement, s'en retourne allégrement au logis. Il accélère son pas à dessein pour procurer aux chers petits le plaisir de la vitesse. Il est largement payé de sa peine par la joie qu'il donne si facilement et qu'il saisit aussi bien dans l'étonnement un peu craintif du plus jeune, fortement cramponné aux liens de rotin, que dans la parfaite quiétude de l'aîné, plus fait aux émotions du voyage, et qui jouit sans arrière pensée du confortable de son véhicule.

UTILITÉ DES FRUITS

Un des aliments les plus sains et le mieux appropriés aux différents âges de la vie, est celui que nous fournissent les fruits. Il nous offrent une nourriture légère, de facile digestion et parfaitement appropriée aux fonctions du corps humain. Une seule chose à observer dans l'usage des fruits : c'est qu'ils soient mûrs et de bonne qualité. Les fruits savoureux sont les meilleurs pour la santé ; il faut bien se garder d'user de ceux qui n'ont pas atteint leur degré de maturité, car ils peuvent non seulement fatiguer les estomacs faibles, mais ils peuvent engendrer des maladies, surtout parmi les femmes et les enfants, qui ont une grande propension à manger des fruits verts. Les fruits mûrs, mangés avec du pain, sont peut-être le plus sain de tous les aliments et peuvent même entretenir convenablement la santé.

On ne doit cependant pas faire abus des meilleurs fruits, car en toute chose il y a une règle qu'on ne peut dépasser, surtout si l'on mange des raisins, des

cerises et des gadelles. Il est certains estomacs auxquels les fruits conviennent peu ; ils ne sont cependant pas nuisibles en les prenant avec modération.

Il est regrettable de voir beaucoup de nos campagnes presque dénudées de fruits. Le petit nombre d'arbres fruitiers que l'on trouve auprès de quelques villages sont, en général, de très mauvaise qualité, et il semblerait que beaucoup de gens se plaisent, afin de les rendre plus malsains, à les manger avant l'époque de leur maturité.

D'après un état si contraire au bien général, d'une part, la privation des fruits rend le régime des habitants peu favorable à la santé, et de l'autre, l'habitude de manger de mauvais fruits, imparfaitement mûrs, occasionne des maladies. Cet état de choses, si désavantageux au bien être de nos campagnes, durera aussi longtemps que leurs habitants ne connaîtront pas mieux leurs véritables besoins.

C'est aux amateurs d'horticulture, aux propriétaires éclairés, aux instituteurs, qu'il appartient d'éclairer les cultivateurs et de les encourager dans la plantation des arbres fruitiers. Il ne devrait pas rester une maison, à laquelle est joint un morceau de terre, qui ne fut plantée de quelques arbres à bon fruit. Ce genre de récolte, qui s'obtient si facilement, serait d'une grande ressource nutritive pour la population, non-seulement pour l'été, mais encore pendant tout le cours de l'année.

DE PARTOUT

—Un neveu de l'empereur d'Allemagne s'est récemment converti à la foi catholique.

—Il y a 50,000 bureaux de poste aux Etats-Unis, ou un pour chaque 1,000 personnes.

—Le rendement de la récolte du coton d'Arkansas est estimé à un million de balles, c'est-à-dire 300,000 balles de plus que les productions précédentes.

—On prête à M. W. Venner, de Québec, l'intention de faire des recherches dans la maison Montcalm qu'il vient d'acheter. On sait que cette maison a servi de quartiers-généraux au marquis de Montcalm au commencement de la guerre de 1759.

—Un statisticien de l'Iowa (Etats-Unis), dit que dans cet Etat les chiens consomment en nourriture ce qui pourrait suffire à l'entretien de 100,000 travailleurs, et dans ce même Etat ils occasionnent une perte de \$9,000,000 par les ravages qu'ils font parmi les troupeaux de moutons. C'est à y réfléchir.

—On sait que les physiciens expliquent la lumière ainsi que les couleurs par les vibrations de l'éther. Ils représentent ces vibrations comme les ondes d'un fleuve très rapide. On sait que la vitesse de la lumière est de 70,000 lieues par seconde.

La longueur des ondes rouges est de 1,38,000 de pouce, celles de la couleur violette ont 1,50,000 de pouce de long.

Savez-vous combien d'ondes rouges et violettes nous arrivent dans les yeux par seconde ? La première couleur nous en envoie 444,439,680,000,000, la seconde 690,000,000,000,000, et tout cela avec une vitesse de 70,000 lieues à la seconde.

Quel bombardement !

—Une jolie définition du mariage par Victorien Sardou :

"Le mariage, c'est une femme de plus et un homme de moins."

RÉCRÉATIONS EN FAMILLE

No. 5.—ANAGRAMME

Je suis sur mes trois pieds un criard instrument ;
En me renversant, ce qu'un marin fuit prudemment.

No. 6.—CHARADE

Lecteur, vous pouvez par mon Premier
Tâcher de posséder mon Dernier ;
Surtout jamais ne soyez mon Entier.

SOLUTIONS :

No. 3.—Le mot est : Orange.

No. 4.—Le mot est : Pré-tendre.

ONT DEVINÉ :

Mlle E.-M.-J. D., Valleyfield, Nos. 3 et 4 ; Théop. Lafor-
tune, Ottawa, le rébus ; Tancrede Pellerin, Montréal, Nos.
3 et 4 et le rébus.